

**La littérature maghrébine  
d'expression française : le choix  
d'une langue de plaidoirie imparable**

**North African literature of French  
expression: the choice of an unstoppable  
pleading language**

**Ahmed Mokhtar KHIRALLAH\*,  
Université Kasdi MERBAH- Ouargla  
(ALGERIE)**

[Amk0123@yahoo.fr](mailto:Amk0123@yahoo.fr)

Date de soumission : 13.11.2022

Date d'acceptation : 15.11.2022

Date de publication : 10.04.2023

**Ex  
PROFESSO**

*Volume 08 / Numéro 01 / Année 2023*

\* - Auteur correspondant.

**Résumé**

L'image de la société telle que la donnent à voir les romans inauguraux des années 50 d'expression française montre la faiblesse quasi globale du niveau de vie des opprimés et la précarité sociale à laquelle ils semblent être unanimement condamnés. Dans leurs œuvres, nos romanciers ont montré que l'institution répressive française n'hésite pas de sitôt à utiliser abusivement la force et la violence pour maintenir l'ordre de la domination. Les thèmes tabous traités sont liés aux cruciaux problèmes de la société maghrébine traditionnelle. Ces derniers rassemblent tous les centres d'intérêt de notre société peinte par ces écrivains d'élite.

**Mots-clés :** littérature maghrébine ; société patriarcale ; image taboue ; transgression ; romancier maghrébin.

**Abstract**

The image of society as shown in the inaugural novels of the 50s of French expression shows the almost global weakness of the standard of living of the oppressed and the social precariousness to which they seem to be unanimously condemned. In their works, our novelists have shown that the French repressive institution does not hesitate any time soon to use force and violence abusively to maintain the order of domination. The taboo themes dealt with are related to the crucial problems of traditional Maghreb society. The latter bring together all the interests of our society painted by these elite writers.

**Keywords:** Maghreb literature; traditional Maghreb society; taboo image; transgression; image of society

Url de la revue :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/Prentati onRevue/484>

## INTRODUCTION

Les écrivains Maghrébins de la période coloniale, pourtant aliénés, à un certain moment donné, par l'impact puissant de l'Occident, ont éprouvé fortement le besoin de témoigner et de s'inscrire dans la réalité de leur pays. Cette prise de conscience chez le colonisé a particularisé le littéraire d'expression française. Conscients des enjeux politiques, les romanciers en herbe ont donné à voir un peuple et un pays. Dib s'en explique à plusieurs reprises sur ce problème pour dire qu' : « *Une œuvre n'a de signification, de valeur que dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel elle appartient.* »<sup>2</sup>. Ainsi, les faiseurs de romans des années cinquante 50, consacrent leurs écrits inauguraux à la mère patrie ; ils y brosent un tableau vivant de la vie quotidienne des opprimés, dénoncent les maux de la colonisation, dévoilent et condamnent les carences de leurs propres sociétés. Autrement dit, ils firent parler pour la première fois la communauté maghrébine dans leurs livres, dévoilant ainsi sa sensibilité, ses passions, ses problèmes et ses espoirs.

Dans leurs récits, par ailleurs, ces éveilleurs de conscience nous éclairent davantage des problèmes spécifiques de cette lignée féminine traditionnelle doublement aliénée, ils nous parlent de son avenir, de ses aspirations et nous font partager leur douloureux quotidien au sein d'une impitoyable société misogyne qui les repousse, les nie et les marginalise.

A vrai dire, ce n'est pas uniquement la représentation de la femme maghrébine et son évolution dans cette société patriarcale séculaire qui est exclusivement le but de notre recherche, mais plutôt l'image que s'en font les romanciers contemporains du Maghreb des années 50, en fonction de leur production romanesque, de leur vision, de leur sensibilité et de leur expérience personnelle dans leurs écrits inauguraux de la période choisie. En effet, ces romanciers de l'époque coloniale avaient pour mission de dénoncer de manière indirecte, du moment que le roman n'est que fiction, et de faire part des préoccupations de la population indigène d'autrefois.

Dans cet ordre d'idées, il nous paraît intéressant à plus d'un titre de savoir comment l'œuvre romanesque des uns et des autres peut effectivement s'ancrer dans le réel et dans l'univers social proprement dit. Comme il nous paraît manifeste de traiter la question suivante : Est-ce que ces œuvres inaugurales de l'époque choisie (des années 50) ont-elles participées favorablement à illuminer et à faire évoluer les mentalités ou, au contraire, à les laisser figées ? Alors, ce sont autant de problèmes que nous soulevons, et l'objectif de notre enquête sera de les étudier. Le thème choisi suscite une recherche pluridisciplinaire. A cet effet, nous avons emprunté nos concepts à maintes disciplines ; en l'occurrence la psychanalyse, la littérature, l'histoire et la sociologie de la région choisie : le Maghreb. Comme nous n'avons pas hésité de faire appel à l'approche sociocritique qui recèle des ressources inépuisables à plusieurs facettes.

## I. LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE À L'AUBE DE SA NAISSANCE ET À LA VEILLE DES INDÉPENDANCES

Au Maghreb, avant les années 50, peu de romanciers et de poètes maghrébins se font connaître, tant l'impact du colonialisme est grand. La deuxième guerre mondiale et ses répercussions :

*La révolte du 08 Mai 1945, l'après-guerre et la misère dans les campagnes, les revendications de plus en plus précises des partis nationalistes, la reconnaissance ailleurs des nationalités et d'indépendances nouvelles, éveillent un nombre de plus en plus grand de lettrés, d'intellectuels, de jeunes militants.*

Dans cette période, l'éveil du nationalisme s'affirme avec la terrible répression coloniale. L'aliénation et la dépersonnalisation font partie de la stratégie coloniale. Dans tout contexte de domination, il y a d'abord l'affirmation de la supériorité du colonisateur. Ce dernier s'applique à persuader le colonisé qu'il lui apporte la civilisation et la modernité ; de cette façon se développe chez le colonisé le sentiment ou le complexe d'infériorité et d'incapacité. Pour mieux asseoir cette domination, l'usurpateur français porte atteinte aux valeurs, aux traditions, aux principes humanistes et normes ancestrales du colonisé. A ce moment-là, le colonisé se trouve atteint dans son intégrité, dans sa dignité et dans son amour propre. Généralement, ces comportements répressifs de la part de l'envahisseur engendreront un éveil qui va engager l'ensemble du peuple dans une révolution libératrice. Pour d'amples illustrations, Frantz Fanon nous livre quelques réflexions sur la stratégie coloniale et ses effets négatifs sur la population indigène dans son œuvre s'intitulant « *Les damnés de la terre* » :

*Quand on réfléchit aux efforts qui ont été déployés pour réaliser l'aliénation culturelle si caractéristique de l'époque coloniale, on comprend que rien n'a été fait au hasard et que le résultat global recherché par la domination coloniale était bien de convaincre les indigènes que le colonialisme devait les arracher à la nuit. Le résultat, consciemment poursuivi par le colonialisme, était d'enfoncer dans la tête des indigènes que le départ du colon signifiait pour eux retour à la barbarie, encanaillement, animalisation. Sur le plan de l'inconscient, le colonialisme ne cherchait donc pas à être perçu par l'indigène comme une mère douce et bienveillante qui protège l'enfant d'un environnement hostile, mais bien sous la forme d'une mère qui, sans cesse, empêche un enfant fondamentalement pervers de réussir son suicide, de donner libre cours à ses instincts maléfiques. La mère coloniale défend l'enfant contre lui-même, contre son moi, contre sa physiologie, sa biologie, son malheur ontologique'.*

En effet, les années cinquante virent la naissance de la littérature maghrébine d'expression française. A partir de cette date marquante, on voit apparaître de grands écrivains maghrébins, tels Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Yacine Kateb, Driss Chraïbi et bien d'autres pionniers qui se distinguent par leurs mobiles et par leurs thèmes. Ces auteurs d'élite d'expression française avaient résolu de clamer haut la détresse des peuples maghrébins et de dénoncer un système d'exploitation inique pour dire ce qui a été tu, reconstruire ce qui a été détruit et corriger ce qui a été dénaturé ou déformé. Ces précurseurs de la littérature maghrébine ont conquis l'aire de l'écrit et de la prise de parole. Cette incursion du Maghrébin dans la sphère de la modernité, n'a pas

empêché la lignée féminine de s'y manifester, en adoptant le même itinéraire qu'avait emprunté son homologue masculin. Assia Djébar, Fadhma Amrouche et une infinité d'autres figures de femmes écrivaines font partie, avec Djamilia Debèche et Taos Amrouche, de ces illustres pionnières de cette littérature féminine naissante de la première génération.

Intensément imprégnés, par cet outil précieux, qui n'était autre que la langue de l'« Autre »<sup>2</sup> et que par le truchement de cette même langue étrangère, Mohamed Dib et ses contemporains de la littérature maghrébine d'expression française, s'étaient donnés le mot de porter à la connaissance et à la conscience des autres nations la situation dramatique dans laquelle se débattait leur peuple.

Pourquoi écrire ? Et surtout pourquoi le faire dans la langue de l'autre ? A toutes ces questions Dib n'hésite pas de répondre favorablement :

*J'écris surtout pour les Algériens et les Français. Pour essayer de faire comprendre à ceux-ci que l'Algérie et son peuple font partie d'une même humanité, avec des problèmes communs, pour l'essentiel, et pour inviter ceux-là à s'examiner eux-mêmes sans sentiment d'infériorité. Ils doivent se croire assez forts pour affronter certaines réalités. Mon ambition reste cependant d'intéresser n'importe quel lecteur. L'essentiel est le fonds d'humanité qui nous est commun, les choses qui nous différencient demeureront toujours secondaires.*<sup>3</sup>

Les thèmes de cette littérature maghrébine d'expression française : C'est d'abord l'affirmation de la personnalité du Maghreb et de ses peuples face aux tendances assimilatrices de la France coloniale ; C'est aussi la lutte contre la colonisation ; La réhabilitation de la valeur humaine du peuple ; C'est encore la révolte contre une société musulmane sclérosée ; La révolte contre l'autorité paternelle ; La révolte contre la condition de la femme.

*L'homme maghrébin faisait bel et bien son entrée, et avec qualité, dans les lettres de langue française. Reflet de lui-même, et non vu à travers le prisme du colonisateur, essayant de donner du Maghrébin une image enfin exacte, et refusant celle que l'autre, lui imposait.*

Ou encore : « Les écrivains maghrébins d'expression française ont montré que l'utilisation de la langue française ne les avait nullement empêchés de rester Maghrébins, c'est-à-dire fondamentalement Arabes ou Berbères »<sup>4</sup>.

L'Islam étant une donnée fondamentale de la culture maghrébine, il est très difficile de détacher la production de langue française du contexte arabo-musulman, dans lequel elle se situe pour s'en réclamer ou le rejeter. La culture maghrébine emprunte le détour d'une langue étrangère pour s'exprimer. Même s'exprimant en français, les écrivains maghrébins traduisent une pensée, une réalité et des sentiments spécifiquement arabes ou berbères.

Alors que Malek Haddad se déclare « en exil dans la langue française » et que pour lui un véritable écrivain maghrébin, s'il veut traduire toute sa pensée profonde, doit s'exprimer en langue arabe pour exprimer les aspirations populaires, Charles Bonn, dit dans son livre *La Littérature algérienne* :

*Même lorsqu'il semble le plus intégré à son univers d'adoption comme le héros de Malek Haddad dans le Quai aux fleurs ne répond pas, il n'y a pas, en fait de*

*rupture entre lui, sa terre natale et sa mère toujours liées, centres de son existence véritable, pulsation profonde de son être<sup>6</sup>.*

De son côté, Jamal Eddine Ben Scheik trouve que :

*La situation des écrivains maghrébins s'avère étroitement liée au phénomène colonial dans ses implications linguistiques, culturelles, sociologiques. Malgré le dépaysement linguistique, les poètes de ce recueil parviennent à transmettre leurs profondeurs charnelles par l'intermédiaire d'une langue passée au crible de leur histoire, de leur mythologie, de leur colère, bref de leur personnalité propre<sup>7</sup>.*

Cette littérature maghrébine offre par rapport à la culture française le double intérêt d'avoir utilisé sa langue et son art et de s'en différencier. Car elle est le miroir d'une toute autre réalité, et l'expression d'éléments sociaux fort différents. Elle est un phénomène en soi, qui ne peut être compris que dans le cadre de la péripétie sociale du Maghreb. Les écrivains maghrébins des années 50 sont d'une génération dont la colonisation a masqué le passé d'un peuple sans histoire et sans mémoire qui cherche à renouer avec ses racines dont il pressent l'existence, fût-ce sous forme mythique à s'y relier, le présent est là pour prendre sa place dans un monde arabe en pleine mutation. Le roman maghrébin, lui, n'est pas né d'une classe sociale bourgeoise.

Cette littérature maghrébine était née de la prise de conscience du colonisé. Ces nouveaux auteurs des années cinquante 50 « colonisés, il leur a suffi de s'exprimer non pour témoigner sur la colonisation, mais pour révéler l'univers intérieur et extérieur du colonisé »<sup>8</sup>. Mohamed Dib publie, en 1952, *la Grande Maison*, suivi en 1954 par *l'Incendie*, deux premiers volumes de sa *Trilogie*, consacrée à l'Algérie dans laquelle il brosse un tableau vivant de la vie quotidienne des opprimés, et dévoile leur prise de conscience. Dans son œuvre Dib restitue les gestes, les paroles, les pensées et les appréhensions de chaque jour, l'épaisseur quotidienne des passions les plus fortes, les rages les plus terribles, les mésintelligences les plus violentes et les hostilités les plus inconséquentes. En ce sens l'œuvre dibienne inaugurale relève bien de la chronique ; c'est le récit du cœur, à l'écoute d'un peuple en pleine effervescence : Dib se veut une représentation réaliste, on ne triche pas, on dit ce que l'on voit, le beau, le laid, le sublime, l'insignifiant. En une multiplicité de personnages et un foisonnement de tableaux, ainsi qu'une disparité de scènes et saynètes, notre écrivain s'adresse à la sensibilité et à l'imagination de façon que chacun puisse s'y reconnaître et de se sentir multiple en se retrouvant, il se découvre plus fort et peut-être plus hardi.

Il est à rappeler que l'existence de la société est la source de l'enracinement de chacun dans son histoire psychologique individuelle. C'est elle qui constitue le lien avec le passé. Cela explique le fait que l'image de la femme gardienne fidèle des traditions est la plus adoptée chez les auteurs nord-africains. Sans la moindre retenue, tâchons alors de se rappeler que ces derniers n'ont jamais été sceptiques mais bien au contraire nettement conscients et convaincus qu'une œuvre doit être inspirée par les problèmes actuels les plus urgents de leurs pays d'origine. Cependant, il est nécessaire de rappeler aussi que pendant l'ère coloniale, le contact avec le monde occidental ou colonisateur a été funeste pour les femmes algériennes. Au début et pendant longtemps, seuls les hommes sont entrés en relation avec lui. De ce fait, le monde des femmes est resté en retrait dans l'ignorance et l'isolement :



*Pendant des siècles, la famille algérienne musulmane, malgré une histoire mouvementée, est demeurée immuable, non pas qu'elle ait bénéficié d'une protection religieuse ou législative particulière, mais parce que, ayant adopté une structure défensive, elle se trouvait à l'écart des causes susceptibles de provoquer son évolution. Elle portait en elle des éléments statiques, absorbant ou neutralisant les influences successives et contradictoires du cadre politico-social.*<sup>9</sup>

Dans ce constat de faillite, la lignée féminine se retrouve nettement infériorisée et aliénée. Le despotisme, la vie au dehors, le droit à la parole nous apparaissent comme les attributs d'une virilité authentique. Avec sa famille l'homme est libre d'agir comme il veut. Il ne tolère pas la moindre remarque sur sa conduite ; bien mieux encore, il dispose d'elle comme bon lui semble : « *Dans la société traditionnelle, parenté est synonyme de propriété.* »<sup>10</sup>. En effet, la destinée de la femme traditionnelle mariée dépend des caprices de l'homme, symbole de l'autorité répressive qui décide du sort de celle-ci. Elle est qualifiable d'objet ou de joujou dans les mains du patriarcat.

Dans ces circonstances d'assujettissement et de claustration, la femme se sent impuissante, elle se trouve totalement désarmée. Le sexe faible dit-on, il ne faut pas qu'il soit savant ou lettré car la science et la curiosité le rendent vain et futile ; il est manifeste ajoute-t-on qu'il sache un jour gouverner son ménage et obéir à son mari docilement sans raisonner. Cependant, l'emploi fréquent du terme « répudiation » dans la littérature maghrébine à la place du terme « divorce » s'explique, puisque dans la société misogyne la décision est unilatérale, ne regardant et n'appartenant qu'à l'homme. Il est impensable qu'un homme se trouve contraint au divorce. Autant dire qu'il serait répudié ! Comment pourrait-il admettre une telle humiliation ?! Cela lui semble aberrant !!!

A partir de 1952, la lutte pour l'indépendance s'affirme de plus en plus. A cette période, correspond une littérature de refus, de contestation. « Refus et contestation contre les siens et les autres »<sup>11</sup>. Les écrivains maghrébins, aliénés par l'impact puissant de l'Occident, recherchaient leur véritable identité, leur authenticité. Les romanciers dénoncent les maux de la colonisation. Certains comme Driss Chraïbi, dévoilent et condamnent les carences de leurs sociétés. « Mais la critique contre les carences du groupe et contre les maux internes est passée presque inaperçue ou a été vite étouffée »<sup>12</sup>. note Jean Déjeux. Il fallait d'abord se consacrer à la lutte politique. Une littérature de témoignage et de combat fait écho aux années de guerre de libération. En 1958, Malek Haddad publie *la Dernière impression*, « premier roman faisant allusion à la guerre »<sup>13</sup>, suivi de *un Été africain*, de Mohamed Dib, en 1959. Effectivement, le romancier algérien de langue arabe, Tahar Ouattar, dans une conférence, à Alger, le 24 février 1976, sur « la conscience de classe dans le roman arabe », avance et confirme que « Dib fait partie de ceux dont l'action a engendré la guerre de libération ». Ses romans ont pris d'emblée « le parti de défendre les misérables, les exploités et les opprimés ».

Comme pendant toute résistance armée, on assiste au développement d'une littérature strictement guerrière qui devrait être dépassée dans l'Algérie indépendante. Certains écrivains continuent cependant à s'enfermer dans ce thème. Entre 1956 et 1962 en un temps où on distingue encore mal quelle Algérie va sortir des années de guerre ; « c'est l'œuvre de chaos, des genres éclatés<sup>14</sup> où fourmillent

des personnages qui surgissent de la foule pour lui donner voix un instant et replongent dans le creuset ».<sup>15</sup> C'est le roman non chronologique qui permet une plongée profonde dans le monde mythique « le passé et le présent se superposent en une spirale qui, au cœur d'une répétition piégée, se détend vers un avenir entrevu »<sup>16</sup>.

### **I.1 Littérature maghrébine d'expression française des années 50 : représentations, images et échos de la société et de la femme traditionnelle**

Une fois les indépendances acquises, les écrivains n'oublient pas leur rôle social. Ils dévoilent leur malaise, leur angoisse, dénoncent les injustices sociales, les freins à la marche en avant, « les maux de la tribu ». On assiste, en Algérie, avec la génération d'après-l'indépendance à une critique des structures archaïques de la société musulmane, à une transgression systématique des tabous sexuels, religieux et politiques. Au Maroc, Driss Chraïbi avait déjà entrepris ce travail de « destruction des tabous » dans son livre *le Passé Simple*, paru en 1954. Ce dernier traduit avec beaucoup d'amertume et de violence le trouble de la jeunesse dont le mal n'est pas, comme pour la jeunesse occidentale de devoir s'intégrer à la société des adultes, mais de devoir la détruire et de lui saper les fondements.

*La littérature algérienne de langue française n'a servi en rien la cause de la femme jusqu'au déclenchement de la guerre de libération en 1954. Par contre, celle de la langue arabe s'employait dès le début du siècle à changer les mentalités figées en se référant tantôt à la religion, tantôt à l'Orient et tantôt aux progrès réalisés ailleurs. Mais cette trajectoire n'allait pas tarder à se renverser.*<sup>17</sup>

C'est par leur malaise, par leur angoisse que les écrivains maghrébins rejoignent les expériences et les interrogations, les refus et les ruptures à travers l'expression de leurs sociétés respectives, dont ils dévoilent les malaises et les malheurs du quotidien vécu. L'écrivain à la recherche de son identité et à la recherche de sa mère patrie, renoue avec son passé.

Entre autres et pendant cette même période, le thème de la femme est pour l'écrivain maghrébin le moyen de se réinsérer et d'insérer de façon plus au moins voilée son œuvre dans une histoire culturelle au sens le plus large qu'on puisse donner au terme que les conditions objectives lui ont arraché. Par la femme, il n'y a pas de rupture entre un passé qui se situe hors de toute mémoire et le présent. Un présent qui n'est pas, évidemment, le présent ponctuel, mais « un présent épais » au moins comme point de départ, quitte à remonter. Progressivement, lentement vers un passé qui souvent dans la mémoire collective prend encore forme de présent. Ce « présent épais », remonte assez loin dans le temps.

### **I.2. Représentation des premières figures de transgression et de dissidence dans la littérature maghrébine d'expression française à la veille des indépendances**

Dans leurs représentations de la société arabe ou Kabyle, apparaît presque toujours chez les romanciers maghrébins, comme image réduite à la seule fonction de reproduction, qui attend d'être vieille constante, la figure de la femme : femme opprimée, femme objet, mère, pour devenir maîtresse chez elle. Mouloud Feraoun, dans sa description de la vie quotidienne, présente des personnages vivants, qui sont à l'image de la société exploités. Il exprime l'idée d'une transformation de la société,

sans toutefois parler de révolution. Notre auteur, fortement imprégné par la culture française coloniale qu'il avait tant recherchée. Dans ses écrits romanesques, il était conscient de la hardiesse de son acte, le fait de représenter les siens : c'est une sorte de trahison motivée par l'intérêt et l'ambition. Le fait d'avoir mis un nom sur chaque visage de femme, d'avoir étalé l'intimité des unes et des autres et d'avoir écorché la dignité de certaines d'entre elles. La dissidence de l'auteur dans son roman inaugural à caractère socio-ethnique se limite à cette mise en scène de sa propre famille car le modèle ancestral et les normes patriarcales régissant son clan gardent leur stabilité séculaire.

Le même type de rupture avait été amorcé deux années plus tôt par l'écrivain algérien Mohamed Dib qui force à son tour l'interdit, celui de la représentation de la gent féminine en évoquant le dur quotidien d'une famille citadine de Tlemcen orpheline d'époux et de père. Mais, contrairement à Mouloud Feraoun qui était soucieux de la généalogie de ses personnages féminins et de leur ancrage identitaire et spatial. Dans *la Grande maison* Dib ne s'encombre ni du nom patronymique (dans *la Grande Maison*, Aïni, Aouicha et Mériem, ainsi que la Tante Hasna, la cousine Mansouria et les nombreuses voisines, sont désignées par leur simple prénom); ni du décor qui se réduit, pour l'essentiel, à Dar-Sbitar et à une de ses chambres où se joue le drame et qui est plutôt choquante par sa nudité ; ni de la précision de la temporalité qui permet de renvoyer à une date précise. Dans son premier roman de la trilogie *La Grande maison*, comme dans *Le Métier à tisser* et dans *L'Incendie* qui suivront, le combat politique est certes, du ressort des hommes mais ce sont essentiellement les femmes, tous âges confondus, qui vivent la tragédie, la misère, la faim et le froid quotidiennement, inventent mille subterfuges pour apaiser les moments et atténuer les effets de la rudesse de la vie. Entre autres, ses femmes qui peuplent l'univers des romans de Mohamed Dib servent dans leur ensemble de catalyseur dans la prise de conscience des hommes.

Une brève comparaison des récits de la trilogie montre que les citadines et aussi les paysannes sont constamment en situation d'instabilité et de dénuement : Aïni et Zina sont veuves. L'époux de la première, un bon artisan de Tlemcen, a été emporté par la tuberculose et l'époux de la seconde s'est engagé dans la résistance politique et en a payé le prix. Chez Zoulikha, le pain faisait fréquemment défaut. La cousine Mansouria vit sa vieillesse dans la solitude et le manque. Menoune est tuberculeuse et elle a été répudiée de son foyer en raison de la déchéance physique causée par le mal. Chez la femme de Mahi Bouanane, il n'y a de trace ni de l'opulence bourgeoise qui reflèterait le statut social du mari, ni d'un bonheur quelconque. Les foyers des nombreuses anonymes qui défilent dans *Le Métier à tisser* et dans *L'Incendie* ont été brisés par l'expropriation, le déracinement, le chômage et la prison.

Cette écriture de la socialité mise en œuvre par Mouloud Feraoun et son concitoyen Mohamed Dib, est encore perceptible dans les premiers romans de Mouloud Mammeri, contemporain de ces pères fondateurs. En effet, Mouloud Mammeri, quant à lui, voit les maux de sa société. Cette société exclusivement masculine n'est pas conforme à la nature : l'homme et la femme sont complémentaires donc ils doivent vivre ensemble et non pas séparés dans deux mondes parallèles. C'est dans la première partie du *Sommeil du Juste*, plus précisément, que peuvent être lus le poids et les effets de l'oppression coloniale ; les alliances de classe qui rendent solidaires l'administrateur français et le cousin



Toudert dont l'ambition, l'avarice rendent le joug de l'esclavage encore plus pesant ; les modes de vie et les coutumes qui disent et la permanence ancestrale et les anachronismes qui étouffent les esprits et menacent la liberté des individus.

Mohamed Dib, de son côté, est conscient qu'une œuvre doit être inspirée par les problèmes actuels les plus urgents. Il choisit ses thèmes dans la vie quotidienne, la guerre de libération, à partir de 1959. Dans ses écrits, Dib ne présente pas uniquement la femme en tant que mère, telle qu'elle est considérée dans une société traditionnelle, mais aussi « travailleuse »<sup>18</sup>, qui souvent nous apparaît comme au moins l'égale de l'homme. Dans son deuxième volume « *l'Incendie* » du triptyque « *Algérie* » Dib fait dire à son héros

*La terre est femme, le même mystère de fécondité s'épanouit dans ses sillons et dans le ventre maternel », mais c'est seulement pour nous faire comprendre que la puissance qui fait jaillir d'elle des fruits et des épis, est entre les mains du fellah que le colon a donc dépossédé.*<sup>19</sup>

Mais dans la société traditionnelle, paysanne surtout, la femme est assimilée à la terre nourricière, terre fertile, qui fait vivre son monde : cette terre est fécondée tous les ans par un travail acharné, on exige d'elle en contrepartie qu'elle produise. L'homme lui, semeur de grains est maître de la terre et de la femme. Il s'approprie la fertilité et la fécondité. Stérile, la femme est comparée à la terre aride.

Pour une énième transgression, Dib introduit le thème de l'amour. L'initiation furtive à l'érotisme à laquelle s'adonne cette adolescente est une première dans la littérature algérienne d'expression française. Notre auteur poursuit ainsi le sacrilège mais il le balise par les limites de la décence de son époque. La mise en œuvre de cet écran était déjà perceptible dans la manière dont Zina fait part à Aïni du scandale qui a été provoqué par sa jeune cousine et dans la réaction méprisante affichée par les deux femmes devant l'ignoble. La femme est présentée en tant qu'épouse. Il dévoile le rapport complexe de l'épouse et de la mère, toutes deux gardiennes de la tradition. « Un homme qui opprime une femme n'est pas plus libre qu'un pays qui en opprime un autre »<sup>20</sup>, affirme Dib. Pour lui, la libération de l'homme passe aussi par la femme en tant qu'épouse. Cela rejoint le grave problème de la sexualité dans le monde arabe.

Kateb Yacine présente la femme réelle ou symbolique « la femme est ressentie de façons diverses, c'est-à-dire la cousine-sœur, mais encore la mère patrie ou le sein maternel »<sup>21</sup>. Kateb a souligné aussi l'attirance de la sœur-cousine, désir de mariage endogamique pour mieux « vivre entre soi et pour soi ». C'est la tribu qui tend toujours à se refermer sur elle-même. Le thème de la femme avec ses aspects traditionnels et nouveaux, domine dans les romans d'Assia Djebbar. Le mérite d'Assia Djebbar est de nous montrer des personnages surtout féminins qui avant tout vive sous nos yeux dans le sens le plus charnel du terme. Charles Bonn, révèle : « Rares sont ceux qui, comme Assia Djebbar permettent à une catégorie donnée de la population, et plus encore aux femmes de retrouver dans un livre la quotidienneté de leur existence actuelle, même si certains aspects, pourquoi pas ? Doivent en paraître futiles. »<sup>22</sup>

L'auteure Assia Djebbar, algérienne de souche, trouve à son tour que « la femme se découvre victime d'un racisme sexuel »<sup>23</sup>. Elle a introduit de nouveaux

thèmes à titre d'exemples : la découverte du corps par la femme et la naissance du couple.

*Des révolutionnaires algériens ont trouvé indécent le fait que Djébar ne se préoccupe dans la soif, édité en (1957), que du problème sexuel, alors que l'Algérie était en proie à une guerre effroyable. A-t-on vraiment compris que la découverte du corps pour le personnage de la Soif est aussi une révolution importante ?*<sup>24</sup>.

Jean Déjeux a montré la dénonciation chez Assia Djébar, de la « tranquillité océanique des origines, de la moiteur du *hammam*, du narcissisme du cercle ancestral, où l'on s'aime soi-même dans un vivre entre soi infantile. »<sup>25</sup>. Dans *Les Enfants du nouveau monde*, nous assistons à une prise de conscience de la femme traditionnelle. La femme naît au monde, elle n'est plus objet, elle devient sujet. Les héroïnes, les militantes d'Assia Djébar sortent de l'ombre et s'affirment en personnages adultes. Ce qui est intéressant chez Assia Djébar, c'est l'existence d'une double problématique : d'une part dualité nationaux et colonisateurs, d'autre part, dualité des rapports à l'intérieur de la société et dualités des rapports (hommes/femmes). Dans les *Alouettes naïves*, Assia Djébar, nous introduit dans le monde et la vie de plusieurs couples, nous fait vivre leurs affrontements et leurs rapprochements. De cette période précisément J. Déjeux n'a pas manqué de nous ressasser laconiquement ce témoignage révélateur voire illustratif et enchanteur concernant l'exploit de cette auteure algérienne de souche :

*La maîtresse émérite de son époque Assia Djébar a abordé les problèmes du couple avec franchise et avec un regard de femme. Celui-ci n'est pas ici systématiquement agressif contre l'homme. Il ne valorise pas outre-mesure les qualités des personnages féminins. Assia Djébar essaie de rester fidèle au vécu.*<sup>26</sup>

Or, quand on parle du marocain Driss Chraïbi, on parle inévitablement de la révolte et de la frustration. Révolte contre tout : injustice sociale, immobilisme politique, culturel, social, religieux. La cause première de sa révolte nous est révélée dans la citation qui suit :

*Et puis, dit Chraïbi, il y avait autre chose : ma mère. La femme dans les livres, dans l'autre monde, celui des Européens, était chantée, admirée, sublimée. Je rentrais chez moi et j'avais sous les yeux et dans ma sensibilité une autre femme, ma mère, qui pleurait jour et nuit, tant mon père lui faisait la vie dure. Je vous certifie que pendant trente-trois ans, elle n'est jamais sortie de chez elle. Je vous certifie qu'un enfant, moi, était son seul confident, son seul soutien.*<sup>27</sup>

Chraïbi, nous présente une image de la femme, d'après cette conception de sa condition. Pour lui, elle est le dernier colonisé de cette machine ronde. L'homme, c'est le père despotique, figure emblématique et représentative de la loi, des ancêtres, de la tradition, de l'ordre établi proprement dit. Dans son ouvrage *le Passé simple*, Chraïbi se révolte contre l'autorité paternelle, symbole de toute forme d'oppression.

*Chraïbi est vraisemblablement le seul écrivain maghrébin et arabe qui ait eu le courage de mettre tout un peuple devant ses lâchetés, qui lui ait étalé son immobilisme, les ressorts de son hypocrisie, de cette auto-colonisation et*

*oppression exercée sur les autres, le féodal sur l'ouvrier agricole, le père sur ses enfants, le mari sur son épouse-objet, le patron libidineux sur son apprenti. Il faut assurément beaucoup de sens de l'humour pour accepter un pareil dégonflage de l'orgueil (...), de la certitude de faire partie des bons peuples, de croire en la bonne religion (...). Il faut bien l'avouer. Nous avons trop le goût de l'épopée, de l'auto-installation sur des piédestaux.<sup>28</sup>*

Dans le thème de la révolte, l'œuvre de Rachid Boudjedra rejoint celle de Driss Chraïbi, dans une entreprise de dénonciation des systèmes sociaux. Boudjedra se révolte aussi contre le père qui a répudié sa mère et a épousé trois femmes. « J'en ai énormément souffert », déclare-t-il. Dans *La Répudiation*, Rachid, le héros, révèle à sa maîtresse française les traumatismes causés par la répudiation de sa mère, et le remariage de son père avec une toute jeune femme, dont Rachid pour se venger du père, pour retrouver la mère, « par substitution œdipienne »<sup>29</sup> est devenu l'amant. Ce roman est une dénonciation du poids que le patriarcat fait peser sur la femme : répudiée, violée chez Boudjedra, elle est niée, écrasée chez une grande partie des romanciers arabes. C'est surtout sur le thème de la femme qu'est centrée *la Répudiation* : « je m'étais proposé de raconter une destinée concrète, celle de ma mère, et puis peu à peu, le roman a pris une autre direction, le délire est venu se greffer sur le corps du récit »<sup>30</sup>, déclare R.Boudjedra. Ou encore dans un autre passage, il nous révèle que « C'est contre cette injustice de la femme dans le monde arabe que j'ai voulu témoigner »<sup>31</sup>.

*Rares sont les romanciers qui ont adopté une déposition aussi « révolutionnaire »<sup>32</sup>. Rares sont les œuvres romanesques, surtout au Maghreb présentant des femmes libérées de toute sujétion ou travaillant à cette libération. « Tout » révolutionnaire « qu'il se veuille, l'écrivain se détournera ainsi d'un sujet, dont « la pudeur » ancestrale jointe à son propre tremblement devant la blessure de l'altérité, devant la différence – sexuelle, culturelle – lui interdisant de parler.<sup>33</sup>*

Suite aux propos de Charles Bonn, Jean Déjeux intervient à son tour dans son œuvre intitulée « *Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française* » pour nous faire part de son témoignage sur le problème en question en commençant par dire que : « *La littérature maghrébine ne rend pas compte de tous les aspects de cette prise de conscience des Algériennes et de leur promotion, ou de leur entrée à la cité.* ». Dib, dans *La Grande maison* a abordé explicitement cette question de femmes exclues du champ politique. Dib en parle et s'explique sans réserve sur cette absence de femmes : « Si le problème essentiel pour l'écrivain est d'aller au fond des choses, celui de camper des personnages féminins en est un autre... les femmes algériennes ne tiennent pas actuellement dans la société la place qui leur revient ; elles ne peuvent donc pas l'occuper dans le roman ».

Par conséquent, il nous est manifeste de penser que certains écrivains passent sous silence les problèmes angoissants de la société arabe actuelle, ou bien ils les escamotent de peur de troubler l'ordre de chose établi. Le rôle du lettré en pays arabe, est traditionnellement un rôle de censeur, de conseiller, d'homme vénérable, et prêchant l'exemple. La femme que décrivent les écrivains maghrébins est mystifiante. Le mythe étant un « ensemble organisé de références imaginaires », celles-ci sont pourtant reliées logiquement à la vie réelle. La littérature du Maghreb d'expression française, écrite à quelques exceptions près par des hommes, pour des

hommes, ne saurait être authentiquement au service de la cause féminine. Alors de ce manque flagrant d'écrits de femmes dans la littérature maghrébine des années cinquante 50, nous lisons dans la présentation des *Temps modernes* que :

*Dans les états de la pensée et de l'analyse propres à la génération, d'après les indépendances, la parole féminine quasi absente, ne se reporte pas sur sa condition et son devenir. Plus qu'effet de quelque carence, ce manque majeur désigne la difficile mutation, créatrice en des ensembles si profondément marqués par le traditionnel partage des pratiques sociales selon des critères d'appartenance sexuelle.*<sup>34</sup>

Au Maghreb, « Il faudrait encore bien d'autres romans et essais écrits par des femmes pour que la société masculine soit dérangée »<sup>35</sup>.

## CONCLUSION

Pendant la période coloniale, des considérations idéologiques de domination restent attachées à la mise en scène de ces femmes qui, quand elles ne sont pas carrément exclues des fictions, sont transformées tantôt en objet de spectacle et de désir, tantôt en sujet de pitié ou de compassion. A partir des années cinquante, les romanciers maghrébins de souche comblent les manques et redressent les déformations. Ils proposent, pour cela, des personnes et des lieux qui répondent mieux à la réalité et aux contradictions qui tiraillent leur société. Quelques romanciers jugent nécessaire de traiter ce thème, ce qui prouve qu'il reste une grande interrogation. Au travers de leurs écrits, il apparaît que la femme a un rôle social prépondérant qu'elle doit remplir.

Par ailleurs, l'accession de la femme à la majorité se fait par le moyen de l'instruction du travail rémunéré : cela se confirme par sa prise de conscience de son rôle de citoyenne, par sa participation à la lutte. De cette façon, le personnage féminin se sent différent, adulte, transformé, conscient de l'ampleur de ses capacités. Notre personnage est donc appelé à lutter et à revendiquer sa liberté et ses droits légitimes sur plusieurs fronts contre ce système de l'autoritarisme masculin qui tend toujours à la modeler, à la reconstruire selon ses propres exigences.

En somme, le Grand Maghreb est une contrée cruelle et pernicieuse pour la femme. Pourtant, il est réconfortant de découvrir ces quelques images osées qui narguent le système traditionnel patriarcal et témoignent de l'ingéniosité de ces femmes qui se veulent émancipées, dont un nombre considérable a appris à se débrouiller sous le joug de la tradition pour arracher à la vie quelques moments de bonheur et de liberté.

Quelques romanciers maghrébins, dont la société considère la sexualité comme un thème tabou, introduisent ce sujet comme moyen de provocation. En effet, au travers de la sexualité, nos auteurs transmettent d'une part leur ressentiment envers leur communauté. Ils dénoncent d'autre part l'hypocrisie de cette société en la mettant face à elle-même : la sexualité est un élément tabou et interdit mais elle est présente dans chaque événement de la vie quotidienne. En évoquant ce thème, les romanciers montrent quelles ont été les obsessions de leur jeunesse. Ils transmettent leurs inquiétudes et leurs angoisses par le truchement de leurs écrits romanesques. Les auteurs Chraïbi, Dib et leurs contemporains ne négligent pas tout à fait la sexualité, parce qu'elle leur semble jouer un rôle fondamental quoique inavoué dans la société qu'ils décrivent. Aussi en font-ils une

des préoccupations principales de cette littérature maghrébine d'expression française.

Par conséquent, cette élite de romanciers maghrébins des années cinquante a le mérite d'avoir eu le courage de parler de ces images taboues. Un cri de révolte fuse de son écrit. En réalité, ces figures de transgression sélectionnées sont fondamentales mais ne font pas partie des sujets permanents de cette société, ni de cette littérature maghrébine. En outre, ces thèmes tabous traités dans les romans sont liés aux problèmes cruciaux de la société traditionnelle musulmane. De cette façon, nous avons pu montrer que nos romanciers qui figurent dans l'analyse n'ont pas pu taire les grandes plaies (la mutation des mœurs, l'émancipation de la femme, la sexualité, etc.) de notre société, et, à travers ces images de transgression, ont permis à la femme traditionnelle mineure de libérer sa sensibilité. Pour nos auteurs, qui savent pertinemment que la libération de l'homme passe aussi par la femme en tant qu'épouse. Il faut que la femme traditionnelle comprenne que sa liberté est liée à celle de l'homme de son pays.

En somme, nos romanciers maghrébins portent un regard accusateur sur cette société musulmane traditionnelle et dénoncent au vitriol tous ses vices et ses hypocrisies. De même, ils montrent que malgré l'entreprise de destruction menée par le colonisateur, la société maghrébine ne disparaît pas, même si elle ne fait que survivre, privée des biens et de la terre qui lui appartenait. Donc, c'est dans sa participation au combat politique que cette dernière peut vraiment se libérer et atteindre la majorité à laquelle elle aspire en éliminant toutes les barricades obstruant son chemin.

<sup>1</sup> Frantz. FANON, *Les Damnés de la terre*, quatrième partie : *Sur la culture coloniale*, p. 150.

<sup>2</sup> L'Autre est une dénomination du colonisateur français (l'intrus) : Une sorte de démarcation.

<sup>3</sup> *L'Afrique littéraire et artistique*, n°18, août 1971.

<sup>4</sup> Jean. DEJEUX, *Ibid.*, p.24.

<sup>5</sup> Henri. De la BASTIDE, « culture arabe et culture française au Maghreb », in *Orient*, n°35, 3<sup>e</sup> trimestre, 1965.

<sup>6</sup> Charles. BONN, *La littérature algérienne*, Sherbrooke, Naaman, 1974.p.30.

<sup>7</sup> Jamal Eddine BEN SCHEIK, « La littérature algérienne horizon 2000 », in *Les Temps modernes*, n°375, octobre 1977.

<sup>8</sup> Jean. DEJEUX, *Op.cit.*, p.24.

<sup>9</sup> Nefissa. ZERDOUMI, *Enfants d'hier*, Paris, Maspéro, 1970, p.35.

<sup>10</sup> Kate. MILLET, *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1969. p.48.

<sup>11</sup> Jean. DEJEUX, *Op.cit.*, p.40.

<sup>12</sup> *Op.cit.*, p.42.

<sup>13</sup> Ali. KHATIBI, *Le roman maghrébin*, p.90.

<sup>14</sup> Comme *Nedjma*, de Kateb Yacine (1956).

<sup>15</sup> Jean. ARNAUD : « Le roman maghrébin en question chez Khairreddine, Boudjedra, Tahar Benjelloun », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°22, 2<sup>e</sup> trimestre, 1976, p.60.

<sup>16</sup> *Op.cit.*, p.59.

<sup>17</sup> Ahlem. MOSTEGHANEMI EL RASSI, *La femme dans la littérature algérienne contemporaine*, Paris, thèse 3<sup>e</sup> cycle, Ecole des hautes études, 1980, p.1980, p.161.

<sup>18</sup> Mohamed. DIB. *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 1952.

<sup>19</sup> Charles. BONN, *La littérature algérienne*, p.50.

<sup>20</sup> Cité par Jean. DEJEUX, *Littérature maghrébine*, p.155.

<sup>21</sup> Jean. DEJEUX, *Ibid.*, p.237.

<sup>22</sup> Charles. BONN, *La littérature algérienne*, pp.111-112.

<sup>23</sup> « Le point de vue d'une Algérienne, sur la condition de la femme musulmane au 20<sup>e</sup> siècle », in *le courrier de l'Unesco*, août-septembre 1975.

<sup>24</sup> A.KHATIBI, *Le roman maghrébin*, p.62.

<sup>25</sup> Jean. DEJEUX, *Littérature maghrébine*, p.231.



- <sup>26</sup> Jean. DEJEUX, « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », in *IBLA*, 1979.2, n°134.
- <sup>27</sup> Jean. DEJEUX, *Littérature maghrébine*, p.286.
- <sup>28</sup> Abdellatif LAABI, *Souffles*, n°5, premier trimestre, 1967.
- <sup>29</sup> Georges-Jean. ARNAUD : « Le roman maghrébin en question », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°22, 2<sup>e</sup> trimestre, 1976, p.62.
- <sup>30</sup> Interview, *L'Afrique littéraire et artistique*, n°8, décembre 1969.
- <sup>31</sup> *Op.cit.*
- <sup>32</sup> A diverses époques, dans la plupart des pays arabes, les écrivains plus au moins engagés ont connu la prison, le chômage, la faim ou la nécessité de s'exiler.
- <sup>33</sup> Charles. BONN, *La littérature algérienne*, p.132.
- <sup>34</sup> (N.) ABDI et (A.) KHATIBI, (A.) MEDDEB : présentation du Maghreb, in *Les Temps modernes*, octobre 1977, 33<sup>e</sup> année, n°375 bis, p.6.
- <sup>35</sup> Jean. DEJEUX, « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », in *IBLA*, 1979.2, n°336.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Mohamed. HARBI, *Le FLN miracle et réalité des origines à la prise du pouvoir (1945-1962)*. Editions Jeune Afrique, Paris, 1980, 446 pages, pp. 9-10.
2. Frantz. FANON, *Les Damnés de la terre*, quatrième partie : *Sur la culture coloniale*, p. 150.
3. Jean. DEJEUX, *Littérature maghrébine*, Sherbrooke, Naaman, 1973.p.22.
4. *L'Afrique littéraire et artistique*, n°18, août 1971.
5. Henri. de la BASTIDE, « culture arabe et culture française au Maghreb », in *Orient*, n°35, 3<sup>e</sup> trimestre, 1965.
6. Charles. BONN, *La littérature algérienne*, Sherbrooke, Naaman, 1974.p.30.
7. Jamal Eddine. Ben Scheik, « La littérature algérienne horizon 2000 », in *Les temps modernes*, n°375, octobre 1977.
8. Nefissa. ZERDOUMI, *Enfants d'hier*, Paris, Maspéro, 1970, p.35.
9. Kate.MILLET, *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1969. p.48.
10. A. KHATIBI, *Le roman maghrébin*, Paris, Maspéro, 1968, p.90.
11. Jean. ARNAUD : « Le roman maghrébin en question chez Khaireddine, Boudjedra, Tahar Benjelloun », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°22, 2<sup>e</sup> trimestre, 1976, p.60.
12. Ahlem. MOSTEGHANEMI EL RASSI, *La femme dans la littérature algérienne contemporaine*, Paris, thèse 3<sup>e</sup> cycle, Ecole des hautes études, 1980, p.1980, p.161.
13. Mohamed. DIB. *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 1952.
14. Charles. BONN, *La littérature algérienne*, p.50.
15. Cité par Jean. DEJEUX, *Littérature maghrébine*, p.155.
16. « Le point de vue d'une Algérienne, sur la condition de la femme musulmane au 20<sup>e</sup> siècle », in *le courrier de l'Unesco*, août-septembre 1975.
17. A.KHATIBI, *Le roman maghrébin*, p.62.
18. Jean. DEJEUX, « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », in *IBLA*, 1979.2, n°134.
19. Abdellatif LAABI, *Souffles*, n°5, premier trimestre, 1967.
20. J. ARNAUD : « Le roman maghrébin en question », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n°22, 2<sup>e</sup> trimestre, 1976, p.62.
21. Interview, *L'Afrique littéraire et artistique*, n°8, décembre 1969.
22. Jean. DEJEUX, « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », in *IBLA*, 1979.2, n°144, p.315.
23. (N.) ABDI et (A.) KHATIBI, (A.) MEDDEB : présentation du Maghreb, in *Les Temps modernes*, octobre 1977, 33<sup>e</sup> année, n°375 bis, p.6.
24. Jean. DEJEUX, « Femmes écrivains dans la littérature algérienne de langue française », in *IBLA*, 1979.2, n°336.
25. Assia. DJEBAR, « *Les alouettes naïves* », Paris, Julliard, 1967.
26. Assia. DJEBAR, « *Les enfants du nouveau monde* », Paris, Julliard, 1962.
27. Rachid. BOUDJEDRA, « *La Répudiation* », Paris, Denoël, 1969.
28. Driss. CHRAIBI, « *Le passé simple* », Paris, Denoël, 1954.

### POUR CITER L'AUTEUR :

KHIRALLAH Ahmed Mokhtar, (2023), « La littérature maghrébine d'expression française : le choix d'une langue de plaidoirie imparable », Ex Professo, V 08, N 01, pp.153- 166, Url : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>